

Une semaine, un livre

N°395, 14 Février 2021

Giosuè Calaciura

Borgo Vecchio

Traduit de l'italien par Lise Chapuis

2017, Éditions Noir sur Blanc 2019, folio 2020

156 pages

Le tram de Noël

Il tram di natale

Traduit de l'italien par Lise Chapuis

2018, Éditions Noir sur Blanc 2020

111 pages

Dans un vieux quartier de Palerme, trois amis, deux garçons et une fille, enfants au seuil de l'adolescence, vivent un difficile quotidien, entre un père escroc, l'autre violent et une mère prostituée. Ils admirent tous les trois Totò le voleur insaisissable, figure tutélaire, mais la méchanceté et l'ordre s'érigent en travers de leur recherche du bonheur.

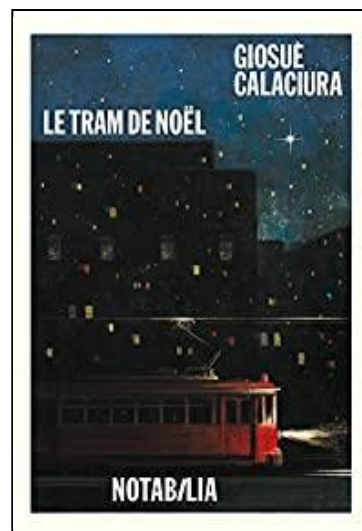
Avec *Borgo Vecchio*, Giosuè Calaciura dépeint la vie dans un quartier populaire, la pauvreté, voire la misère, dans laquelle se débattent les habitants essayant de survivre. Souvent les écrivains italiens ont dépeint ces quartiers des grandes villes du Sud de l'Italie, comme Erri de Luca ou Elena Ferrante, certains avec la puissance de leur propre vécu, d'autres avec une vision sociale ou politique. Le style de Giosuè Calaciura est poétique, presque lyrique et empreint de magie, à l'inverse d'un réalisme naturaliste. Grâce à cette approche, il dépeint des situations très dures sans pathos ni sentimentalisme. Pas de larmes ici, mais une sorte d'optimisme contre vents et marées malgré la tragédie inévitable. Une belle histoire où les grands sentiments côtoient les plus sordides.

Dans *Le tram de Noël*, un nouveau-né est abandonné dans un tram. Un à un, en ce soir de Noël, montent des passagers, tous laissés pour compte de la société : immigrés, vieillards oubliés, marginaux de tous ordres... Que vont-ils faire de ce bébé ? Ce texte court et joliment illustré par Gérard Dubois est un conte de Noël dans lequel les personnages sont tous issus des catégories les plus défavorisées de la société. Un conte de Noël qui fait se rencontrer la misère et le bonheur !

.....

Giosuè Calaciura est né en 1960 à Palerme. Fils d'un journaliste et d'une enseignante, il devient lui-même journaliste pour l'*Ora di Palermo*. En 1992, à la fermeture du journal, il ouvre un restaurant fréquenté par des intellectuels. En 1998, il revient au journalisme puis à la littérature et publie un premier roman. Il a publié douze livres dont six ont été traduits en français, tous par Lise Chapuis.

Giosuè Calaciura
Borgo Vecchio



Une semaine, un livre

Extraits

Et ce soir-là, Carmela attendait Totò comme une épouse. Elle avait remplacé les draps de son travail par ceux de l'amour et portait un peignoir bleu, parce que Totò aimait le lui retirer. Quand il frappa à la porte de Carmela, elle le serra très fort dans ses bras et ils restèrent à s'aimer sous le plafond coloré de bleu estival et sous le regard de la Vierge au Manteau en écoutant la respiration de Celeste qui, dans son sommeil rêvait le conte de son père. Et dans ce ciel de ripolin, ils imaginèrent les nuages blancs d'accalmie fuyant le mistral qui se pourchassaient en rebondissant par jeu sur les murs de la chambre, et puis des hérons venus d'Afrique par vols anguleux qui avançaient contre le vent en direction de la cuisine où ils trouveraient de reposantes flaques afin de reprendre leur souffle et libérer ainsi les routes aériennes pour les avions intercontinentaux en voyage vers d'autres lieux qui scintillaient parfois au plafond dans les reflets des phares des voitures, sur leurs ailes ils pénétrèrent le premier nuage noir de grêle qui, finalement, en un coup de tonnerre, matérialisa le hurlement de Cristofaro sous les coups de son père, comme un aboiement, un rôle de chien perdu et sans consolation parce que sa mère l'avait abandonné, elle aussi, qui se signait tout en écoutant les pleurs de son fils, et puis plus rien.

Totò et Carmela flottèrent un moment sur le lit en s'interrogeant sur le mystère de ce silence. Et finalement Totò s'endormit dans la certitude que s'il sauvait Cristofaro, il changerait le monde entier.

.

Elle n'eut que le temps d'un dernier regard à l'enfant endormi, puis elle descendit parce que le tram était sur le point de fermer ses portes et d'entamer son voyage. « Notre voyage », conclut l'infirmière, certaine que c'était là la seule vérité imaginable. Une histoire sans miracles et sans sainteté que celle de l'enfant trouvé qui allait tous les arracher à l'extase de la fausse crèche-tramway et les convaincre une fois pour toutes que Dieu est éternellement en cavale, qu'il n'y a pas de promesse de rachat à part les illusions qui nous aident à aller de l'avant, le mensonge qui nous divertit et nous condamne à accepter notre condition. Mais les six passagers serrés autour du nouveau-né avaient écouté l'histoire de l'infirmière sans en percevoir les suggestions pédagogiques ni même l'appel politique à la conscience de classe, eux les humbles de la catégorie la plus malheureuse, les voyageurs perpétuels du tram numéro 14. Au contraire, à leurs yeux, cet enfant semblait être le Rédempteur, il portait bien en évidence les signes et les chrismes de l'Envoyé transcendant. Plus encore que l'Enfant Jésus, parce que ce nouveau-né n'avait même pas la protection de la Sainte Famille. Il voyageait, lui, non accompagné, dans la désolation d'un tram plus sombre, plus froid et même plus dangereux qu'une grotte en Palestine.